

Léon DENIS

JEANNE D'ARC

MEDIUM

SES VOIX, SES VISIONS, SES PREMONITIONS

SES VUES ACTUELLES

EXPRIMEES EN SES PROPRES MESSAGES

NOUVELLE EDITION

CONFORME A L'EDITION DE 1926

**UNION SPIRITE FRANÇAISE ET
FRANCOPHONE**

je ne sais rien, mais il veut qu'ils quittent la France et retournent chez eux¹.»

Comme Jeanne, soyons équitables et ne haïssons pas nos ennemis. Sachons honorer le mérite, même chez un adversaire. Défendons nos droits, notre patrimoine quand il le faut, mais ne provoquons personne.

A ce point de vue, la vierge lorraine nous donne plus qu'une leçon de patriotisme, elle nous donne une leçon vivante d'humanité. Quand elle s'arme, c'est bien moins au nom de la loi de lutte qu'au nom de la loi d'amour, bien moins pour attaquer que pour défendre et sauver. Même sous l'armure, les plus belles qualités de la femme se révèlent en elle : l'esprit de renoncement, le don spontané, absolu de soi, la compassion profonde pour tout ce qui souffre, l'attachement poussé jusqu'au sacrifice pour l'être aimé : époux, enfant, famille, patrie, l'ingéniosité de son sens pratique et de ses intuitions pour la défense de leurs intérêts, en un mot son dévouement jusqu'à la mort pour tout ce qui lui est cher. C'est en ce sens que Jeanne d'Arc synthétise et personnifie ce qu'il y a de plus noble, de plus délicat et de plus beau dans l'âme des femmes de France.

¹ Huitième interrogatoire secret.

XV. - JEANNE D'ARC ET L'IDEE DE RELIGION.

J'aime Dieu de tout mon coeur.

JEHANNE.

Jeanne a les croyances de son époque : «Je suis bonne chrétienne et je mourrai bonne chrétienne²,» répondait-elle à ses juges et examinateurs, aussi souvent que ceux-ci l'interrogeaient sur sa foi. Il ne pouvait en être autrement. C'est dans les convictions et les espérances des hommes de son temps, qu'elle devait puiser les ressources, les élans nécessaires au salut de la France. Le monde invisible l'assistait ; il se révélait à elle sous les formes et les apparences familières à la religion du moyen âge. D'ailleurs, qu'importent les formes ! Elles sont variables et changeantes suivant les siècles ; quant au fond même de l'idée religieuse, il est éternel, parce qu'il touche aux sources divines.

L'idée religieuse, sous ses aspects divers, pénètre profondément toute l'histoire, toute la vie intellectuelle et morale de l'humanité. Elle s'égare, elle se trompe souvent. Ses enseignements, ses manifestations sont contestables ; mais elle s'appuie sur des réalités invisibles d'ordre permanent, immuable. L'homme ne les entrevoit que par degrés successifs, au cours de sa lente et pénible évolution.

Les sociétés humaines ne peuvent se passer d'idéal religieux. Dès qu'elles cherchent à le refouler, à le détruire, aussitôt le désordre moral augmente et l'anarchie dresse sa tête menaçante. Ne le voit-on pas à notre époque ? Nos lois terrestres sont impuissantes à réfréner le mal. Pour comprimer les passions, il faut la force intérieure et le sentiment des responsabilités que procure la notion de l'Au-delà.

L'idée religieuse ne peut périr. Elle ne se voile un instant que pour reparaître sous d'autres formes, mieux appropriées aux besoins des temps et des milieux.

Jeanne, avons-nous dit, est animée des sentiments religieux les plus élevés. Sa foi en Dieu qui l'a envoyée est absolue ; sa confiance en ses guides invisibles est sans bornes ; elle observe fidèlement les rites et les pratiques religieuses de son temps ; mais, quand elle confesse sa foi, elle s'élève au-dessus de toutes les autorités établies en ce monde.

L'ardente croyance de l'héroïne s'inspire directement des choses d'en haut ; elle ne relève que de sa conscience. En effet, à qui obéit-elle par-

² J. FABRE, *Procès de condamnation*, pp.166, 256, 302, etc.

dessus tout ? Ce n'est pas à l'Eglise ; c'est aux voix qu'elle entend. Il n'y a pas d'intermédiaire entre elle et le Ciel. Un souffle est passé sur son front, qui lui apporte l'inspiration puissante, et cette inspiration domine toute sa vie, règle tous ses actes.

Rappelons-nous la scène de Rouen, lorsque l'évêque de Beauvais, suivi de sept prêtres, pénètre dans son cachot pour l'interroger : «Jeanne, dit l'évêque, voulez-vous vous soumettre à l'Eglise ?»

Elle répond : «Je m'en réfère à Dieu pour toutes choses, à Dieu qui m'a toujours inspirée !»

D. «Voilà une parole bien grave. Entre vous et Dieu, il y a l'Eglise. Voulez-vous, oui ou non, vous soumettre à l'Eglise ?»

R. «Je suis venue vers le roi, pour le salut de la France, de par Dieu et ses saints esprits. A cette Eglise-là, *celle de là-haut*, je me sou mets en tout ce que j'ai fait et dit !»

D. «Ainsi vous refusez de vous soumettre à l'Eglise ; vous refusez de renier vos visions diaboliques ?»

R. «Je m'en rapporte à Dieu seul. Pour ce qui est de mes visions, je n'accepte le jugement d'aucun homme !»

Dans la droiture de sa raison, Jeanne comprend bien que cette Eglise n'est pas celle de Dieu. La puissance éternelle n'a aucune part dans les iniquités humaines. Cela, elle ne peut le démontrer à l'aide d'arguments subtils et savants ; elle l'exprime par des paroles brèves, nettes, brillantes comme l'éclair qui jaillit d'une lame d'acier. Elle obéira à l'Eglise, mais à la condition que ses exigences soient conformes aux volontés d'en haut : «Dieu le premier servi !»

Ce qui prime tout dans les vues religieuses de Jeanne d'Arc, c'est la communion par la pensée et les actes avec le monde invisible, le monde divin. C'est par elle que se réalisent les grandes choses, c'est d'elle que viennent les profondes intuitions. Cette communion n'est possible que dans certaines conditions d'élévation morale, et ces conditions, Jeanne les réunissait au plus haut degré. Pour les obtenir chez ceux qui l'entouraient, elle faisait appel à leurs sentiments religieux, les obligeant à se confesser et à communier ; elle chassait du camp les filles de joie ; elle ne marchait à l'ennemi qu'au bruit des prières et au chant des cantiques. Tout cela peut surprendre à notre époque sceptique ; en réalité, c'étaient les seuls moyens par lesquels elle pouvait provoquer, dans ces temps de foi aveugle et chez ces hommes grossiers, l'exaltation nécessaire. Dès que cet entraînement moral cesse, que les intrigues des courtisans et des jaloux ont fait leur oeuvre, dès que les habitudes

vicieuses et les mauvais sentiments reprennent le dessus, on voit revenir l'heure des échecs et des revers.

Peu important aux puissances supérieures les formes du culte et l'appareil religieux ; ce qu'on demande aux hommes, c'est l'élévation du cœur et la pureté des sentiments. Cela, on peut l'obtenir dans toutes les religions, et même en dehors et au-dessus des religions. Nous le sentons bien, nous, spirites, qui, au milieu des railleries et des difficultés sans nombre, allons de par le monde, proclamant la vérité, sans autre appui que ce soutien des Entités invisibles qui ne nous a jamais fait défaut.

Par-dessus tout, ce qui caractérise Jeanne, c'est sa confiance, confiance au succès, confiance en ses voix, confiance en Dieu. Dans la lutte ardente, aux heures indécises du combat, elle fait partager ce sentiment à tous ceux qui l'entourent et combattent près d'elle. Sa foi dans la victoire est si grande, qu'elle devient un des éléments essentiels du triomphe définitif.

Et cette confiance, toute sa vie en est imprégnée. Dans les fers, devant ses juges, elle croit encore à la délivrance finale ; elle l'affirme sans cesse avec fermeté. Ses voix lui ont dit qu'elle serait délivrée « par grande victoire ». Mais ce n'était là qu'une figure ; en réalité, il s'agissait du martyre. Elle ne l'entendit pas tout d'abord dans ce sens. Elle compta longtemps sur le secours des hommes. Remarquons que cette erreur était nécessaire. La promesse de ses voix fut sa ressource suprême aux jours douloureux du procès. Elle puisait en elle sa ferme assurance devant le tribunal. Et même à l'heure du sacrifice, elle marchera à la mort avec confiance. Son dernier cri, s'élevant du sein des flammes qui la dévorent, sera encore une affirmation de sa croyance : « Non, mes voix ne m'ont pas trompée ! »

A peine quelques doutes effleureront-ils sa pensée à Melun, à Beaurevoir, à Saint-Ouen de Rouen. Pauvre jeune fille ! qui oserait lui en faire un reproche, à son âge et dans sa situation difficile ? Le dénouement lui resta caché jusqu'au bout. Comment aurait-elle pu avancer dans sa voie ardue, si elle avait su d'avance tout ce qui l'attendait ! C'est un bienfait d'en haut qu'un voile nous cache l'heure d'angoisse, la douloureuse épreuve qui couronnera la vie. Ne vaut-il pas mieux que nos illusions s'effeuillent lentement, et que l'espérance persiste au fond de nos cœurs ? Le déchirement en sera moins grand.

A mesure cependant que Jeanne se rapproche du terme de sa carrière, la terrible vérité se dessine plus nettement : « J'ai demandé à mes voix si je serais brûlée. Elles m'ont répondu : Attends-toi à Notre-Seigneur et il

t'aidera. - Prends tout en gré ; ne te chaille (soucie) de ton martyre. Tu viendras enfin en Paradis³.»

Aux heures sinistres, quand toute espérance s'écroule, l'idée de Dieu est le suprême refuge. Il est vrai qu'elle n'a jamais été absente de la pensée de Jeanne. Au contraire, elle a dominé toute son existence. Mais, aux heures d'agonie, elle la pénétrera d'une intensité plus vive, elle la préservera des faiblesses du désespoir. Des profondeurs infinies descendra le rayon consolateur, qui illuminera le sombre cachot où elle endure mille maux, mille injures depuis près de six mois, et un coin du ciel s'ouvrira à son clair regard de voyante. Les choses de la terre se voilent de tristesse. L'espoir de la délivrance s'affaiblit dans son cœur. L'ingratitude, la noire perfidie des hommes, la méchanceté féroce de ses juges se montrent à elle dans toute leur laide nudité. La réalité poignante apparaît. Mais les splendeurs d'un monde plus beau filtrent à travers les barreaux de sa prison. Par-delà le gouffre effrayant qu'il faudra franchir, plus loin que le supplice, plus loin que la mort, elle entrevoit l'aube des choses éternelles.

La souffrance est, nous le savons, le couronnement d'une vie bien remplie. Rien de complet, rien de grand sans elle. C'est l'affinage des âmes, l'auréole qui nimbe le front des saints et des purs. Il n'est pas d'autre issue vers les mondes supérieurs. Et c'est là ce qu'il faut entendre par le mot «paradis», le seul capable d'exprimer aux hommes de ce siècle, l'idée de cette vie spirituelle que baignent des rayons et des harmonies qui ne s'éteignent jamais.

Jeanne n'a personne sur la terre à qui confier sa peine. Mais Dieu n'abandonne pas ses missionnaires. Invisible et présent, il est l'ami toujours fidèle, le soutien puissant, le père tendre qui veille sur ses enfants malheureux. C'est pour l'avoir méconnu, c'est pour avoir dédaigné les forces, les secours d'en haut, que l'homme actuel ne trouve plus de soutien dans ses épreuves, de consolation dans sa douleur. Si la société contemporaine s'agite fiévreuse et roule dans l'incohérence des idées et des systèmes, si le mal grandit en elle, si nulle part elle ne trouve la stabilité et le contentement intérieur, c'est qu'elle s'est attachée aux choses apparentes et de surface et veut ignorer les vraies joies, les ressources profondes du monde invisible. Elle a cru trouver le bonheur dans le développement de ses richesses matérielles, et n'a fait qu'augmenter le vide et l'amertume des âmes. De toutes parts s'élèvent

³ J. FABRE, Procès de condamnation, pp. 325, 159.

les cris de fureur, les âpres revendications. La notion du devoir s'affaiblit et les bases de l'ordre social sont ébranlées. L'homme ne sait plus aimer, parce qu'il ne sait plus croire. Il se tourne vers la science. Mais la science actuelle, comme écrasée sous le poids de ses découvertes, reste impuissante à lui procurer la confiance en l'avenir et la paix intérieure.

Le matin même du supplice, Jeanne dit à maître Pierre Morice : «Par la grâce de Dieu, ce soir, je serai en paradis⁴.»

Elle s'est résignée au martyre, et l'affrontera le coeur haut, avec une âme digne. La mort, même la plus cruelle, n'est-elle pas préférable à ce qu'elle endure depuis six longs mois ? La pensée de la mort éveille dans tout être jeune une affreuse angoisse. Cette angoisse, Jeanne la subit depuis le jour où elle est entrée dans la cage de fer de Rouen. Ce qu'elle y a souffert n'est-il pas pire que la mort ? Les espérances, les rêves de gloire, les grands desseins, tout s'est évanoui comme une fumée. Qui pourra dire tout ce qui s'est passé en cette âme angélique, dans les longues veillées du cachot, à mesure que s'approchait l'heure fatale.

«Je serai en paradis !» disait-elle. Il faut expliquer de même façon ces autres paroles qui reflètent la croyance du temps : «Je n'ai demandé à mes voix pour récompense finale que le salut de mon âme⁵.» Sauver son âme, c'est l'axiome des convictions catholiques, le but ultime assigné par les idées religieuses du moyen âge. Cette idée trop étroite renferme pourtant un fond de vérité. En réalité, rien n'est sauvé, rien n'est perdu, et la justice divine réserve des modes de réparation pour toutes les fautes, de relèvement pour toutes les chutes. Ce précepte devrait être modifié en ce sens : L'âme doit sortir de la vie meilleure et plus grande qu'elle n'y est entrée. Bien des moyens sont bons pour cela : le travail, l'étude, l'épreuve, la souffrance. C'est là l'objectif que nous devons avoir sans cesse devant nos yeux. Pour Jeanne, ces paroles ont un sens plus particulier encore. Son souci constant est d'accomplir dignement la mission qui lui fut confiée, et d'obtenir, pour tous ses actes et tous ses dires, la sanction de Celui qui ne se trompe jamais.

*

* *

Chez Jeanne, le sentiment religieux ne dégénère pas en bigoterie ni en préjugés puérils. Elle n'importune pas Dieu par de vaines et

⁴ J. FABRE, *Procès de réhabilitation*, t. II, p. 126.

⁵ Deuxième interrogatoire public.

interminables sollicitations. C'est ce qui ressort de ses paroles : «Je ne requiers point Notre-Seigneur sans nécessité⁶.» Elle n'hésitera pas à combattre sous Paris le jour de la Nativité, malgré les reproches que certains lui firent à ce sujet.

Elle aime à prier à l'église, surtout aux heures où celle-ci est silencieuse et solitaire, et que, dans le recueillement et le calme de la pensée, l'âme s'élance plus sûrement vers Dieu. Mais, en réalité, quoi qu'en dise Anatole France, les prêtres eurent peu d'influence sur sa jeunesse. Comme elle l'affirme au cours des interrogatoires de Rouen, ce fut sa mère qui l'instruisit des choses de la religion : «Je n'ai appris ma créance d'autre que de ma mère⁷.»

Elle ne dit rien de ses voix et de ses visions au curé de son village, et ne prit conseil que d'elle-même pour tout ce qui avait rapport à ses Esprits protecteurs : «De croire à mes révélations, disait-elle à Rouen, je n'en demande pas conseil à évêque, curé ou autre⁸.»

Jeanne a en Dieu une foi profonde ; cette foi est le mobile de tous ses actes et lui permet d'affronter les plus dures épreuves. «J'ai bon maître, dit-elle, savoir Notre-Seigneur, à qui je m'attends de tout et non à un autre⁹.»

Qu'importent les vicissitudes de ce monde, si notre pensée ne fait qu'un avec Dieu, c'est-à-dire avec la loi éternelle et divine ? Toutefois, Dieu n'est pas seulement un maître. C'est un père que nous devons aimer comme les enfants aiment celui qui leur a donné la vie. Trop peu d'hommes le sentent ou le comprennent ; c'est pourquoi ils renient Dieu dans l'adversité. Mais Jeanne l'affirme en ces termes touchants : «De tout, je m'attends à Dieu, mon Créateur. Je l'aime de tout mon coeur¹⁰.»

En vain, les inquisiteurs, qui ne négligent aucun moyen de la tourmenter, cherchent à l'atteindre dans ses croyances et à la pousser au désespoir. Ils lui démontrent avec une perfide insistance l'abandon apparent où elle se trouve, ses espoirs déçus, les promesses du ciel irréalisées. Elle répond invariablement : «Que Dieu m'ait failli, je le nie !» Quel exemple pour tous ceux que l'épreuve accable, qui accusent Dieu de leurs maux et souvent le blasphèment !

⁶ J. FABRE, *Procès de condamnation*, p. 255.

⁷ J. FABRE, *Procès de condamnation*, p. 49.

⁸ J. FABRE, *Procès de condamnation*, pp. 242, 311.

⁹ J. FABRE, *Procès de condamnation*, pp. 242, 811.

¹⁰ J. FABRE, *Procès de condamnation*, p. 307.

Pour elle, Dieu est aussi un juge : «Je m'attends à mon juge. C'est le Roi du ciel et de la terre¹¹.» Expression naïve pour désigner la puissance qui plane au-dessus de toutes les puissances de ce monde. Pendant toute sa vie, Jeanne a été victime de l'injustice des hommes. Elle a souffert de la jalousie des courtisans et des chefs de guerre, de la haine des seigneurs et des prêtres. Les juges de Rouen s'inspirèrent non de l'équité, mais de leurs préjugés et de leurs passions, pour la condamner. Aussi, elle se tourne vers le ciel et en appelle au Juge souverain, qui pèse dans sa balance éternelle les actions des hommes. «Je m'en attends à mon juge !» C'est le refuge des spoliés, des déshérités, de tous ceux que la partialité a blessés au cœur. Et nul ne l'invoque en vain !

Rien n'est plus touchant que sa réponse à cette question : «Savez-vous être en la grâce de Dieu ? - Si je n'y suis, Dieu m'y mette ; si j'y suis, Dieu m'y garde. Je serais la plus dolente du monde, si je savais ne pas être en la grâce de Dieu¹² !»

La candeur de cette âme angélique a su déjouer la ruse de ses bourreaux. Leur question insidieuse pouvait la perdre. En répondant affirmativement, elle faisait preuve de présomption ; négativement, elle s'avouait coupable et justifiait toutes les suspicions. Mais son innocence déjoue leurs ruses astucieuses. Elle s'en remet au suprême Juge, qui, seul, sonde les cœurs et les consciences. Faut-il voir dans ces paroles la manifestation d'un sentiment de foi exquise, ou bien une de ces inspirations soudaines dont elle était gratifiée ? Quoi qu'il en soit, c'est là un des propos les plus admirables que nous devions à cette enfant de dix-neuf ans.

*

* *

En toutes circonstances, Jeanne se considère comme un instrument de la volonté divine, et ne fait rien sans consulter les puissances invisibles. Elle n'agit que sur l'ordre d'en haut : «C'est l'heure quand il plaît à Dieu. Il faut besogner quand Dieu veut. Travaillez, Dieu travaillera¹³.»

On le voit : d'après elle, l'intervention divine ne se manifeste pas seulement dans sa propre vie, mais dans toute vie. Tous nos actes doivent concorder avec le plan divin. Avant d'agir, chacun de nous doit interroger sa conscience profonde, qui est la voix divine en nous. Elle

¹¹ J. FABRE, *Procès de condamnation*, p. 307.

¹² J. FABRE, *Procès de condamnation*, p. 71.

¹³ J. FABRE, *Procès de réhabilitation*, t. I, p. 178.

nous dira dans quel sens nous devons diriger nos efforts. Dieu n'agit en nous et avec nous que par notre libre concours. Quand notre volonté et nos actes coïncident avec sa loi, notre oeuvre devient féconde pour le bien, et les effets en rejaillissent sur toute notre destinée.

Mais peu d'hommes écoutent la voix qui s'élève en eux aux heures solennelles. Emportés par leurs passions, leurs désirs, leurs espérances et leurs craintes, ils se jettent dans le tourbillon de la vie, pour conquérir ce qui leur est le plus préjudiciable ; ils s'étourdissent et s'enivrent de la possession des choses contraires à leurs vrais intérêts, et c'est seulement sur le tard de la vie que leurs illusions tombent, que leurs erreurs se dissipent, que le mirage des biens matériels s'évanouit. Alors apparaît le cortège des mornes déceptions ; nous constatons que notre agitation a été vaine, pour n'avoir pas su étudier et saisir les vues de Dieu sur nous et sur le monde. Heureux alors ceux à qui la perspective des existences à venir offre la possibilité de reprendre la tâche manquée, et de mieux employer les heures !

Celui qui n'a pas su voir la grande harmonie qui règne sur toutes choses, et le rayonnement de la pensée divine sur la nature et dans la conscience, celui-là est inhabile à mettre ses actes en concordance avec les lois supérieures. A son retour dans l'espace, lorsque le voile tombe, il aura l'amertume de constater que tout est à recommencer, avec un esprit nouveau et une conception plus juste, plus élevée, du devoir et de la destinée.

Pourtant, objectera-t-on, il n'est pas toujours facile de connaître l'heure de Dieu ; ses volontés sont obscures, parfois impénétrables. Oui, sans doute, Dieu se dérobe à nos regards et ses voies sont souvent incertaines pour nous. Mais Dieu ne se dissimule ainsi que par nécessité, et pour nous laisser une liberté plus entière. S'il était visible à tous les yeux, si ses volontés s'affirmaient avec puissance, il n'y aurait plus d'hésitation possible et, partant, plus de mérite. L'Intelligence qui dirige l'univers physique et moral se dérobe à nos regards. Les choses sont disposées de telle façon que nul ne soit obligé de croire en elle. Si l'ordre et l'harmonie du Cosmos ne suffisent pas à convaincre l'homme, il est libre. Rien ne contraint le sceptique d'aller à Dieu. Dieu se cache pour nous obliger à le rechercher, et parce que cette recherche est le plus noble exercice de nos facultés, le principe de leur plus haut développement. Mais, vienne une heure grave et décisive, si nous voulons bien y prendre garde, il y a toujours autour de nous ou en nous-mêmes un avertissement, un signe qui nous dicte le devoir. C'est notre

inattention, notre indifférence aux choses d'en haut, à leur manifestation dans notre vie, qui cause notre irrésolution, notre incertitude. Pour l'âme avertie qui les appelle, les sollicite, les attend, elles ne restent pas muettes : par mille voix, elles parlent clairement à notre esprit, à notre cœur. Des faits se produiront, des incidents surgiront d'eux-mêmes, qui nous indiqueront les résolutions à prendre. C'est dans la trame même des événements que Dieu se révèle et nous instruit. A nous de savoir saisir et comprendre, au moment opportun, l'avis mystérieux et à demi voilé qu'il nous donne, mais n'impose pas.

Jeanne, dans son bon sens, à la fois candide et profond, sait bien définir cette action providentielle dans notre vie. Les juges de Rouen lui demandent : «Présentement, partiriez-vous si vous voyiez un point de sortie ? - Si je voyais la porte ouverte, je m'en irais, dit-elle, et ce me serait le congé de mon Seigneur¹⁴.»

En tout temps, la volonté d'en haut a été la sienne. «Il faut que j'aïlle, dit-elle à Jean de Metz qui l'interroge à Vaucouleurs, il faut que j'aïlle et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut. - Et quel est votre Seigneur ? - C'est Dieu !» répond-elle simplement¹⁵. Ni périls ni dangers ne la retiendront. Commentez aussi ces paroles par lesquelles elle s'élève bien au-dessus du miroitement des gloires ou des tristesses humaines, jusqu'aux régions de la calme et pure sérénité : «Qu'importe, pourvu que Dieu soit content !»

Et ceci encore qui touche au sublime. Prise à Compiègne et traînée de prison en prison jusqu'au cachot, jusqu'au bûcher de Rouen, elle bénit la main qui la frappe. A ses juges qui cherchent à exploiter sa douleur et à ébranler sa foi en la mission reçue du ciel, elle répond : «Du moment que cela a plu à Dieu, je crois que c'est pour le mieux que j'aie été prise¹⁶.»

Ceci est plus grand et plus beau que tous ses succès et toutes ses victoires.

*

* *

En résumé, c'est en vain qu'on chercherait à torturer les textes et les faits pour démontrer que Jeanne d'Arc fut, en tout point, d'une

¹⁴ J. FABRE, *Procès de condamnation*, p. 168.

¹⁵ J. FABRE, *Procès de réhabilitation*, t. I, p. 126.

¹⁶ J. FABRE, *Procès de condamnation*, p. 137.

orthodoxie parfaite. Son indépendance religieuse éclate à chaque instant dans ses paroles : «Je m'en rapporte à Dieu seul.»

Le langage de Jeanne, son intrépidité au milieu des souffrances et devant la mort ne rappellent-ils pas nos ancêtres gaulois ? Devant ce tribunal de Rouen, la vierge lorraine nous apparaît comme le génie de la Gaule, se redressant, superbe, devant le génie de Rome pour revendiquer les droits sacrés de la conscience. Elle n'admet pas d'arbitre entre elle et le ciel. Toute la dialectique qu'on lui oppose, toutes les subtilités de l'argumentation et les forces de l'éloquence, tout vient se briser contre cette volonté ferme, cette calme assurance, contre cette confiance inébranlable en Dieu et ses messagers. La parole de Jeanne a raison de tous les sophismes : à ses accents, ils s'effondrent en poussière. C'est une aurore qui luit sur ces ténèbres du moyen âge, les illuminant d'une douce clarté.

Remarquez que nous sommes au moment où vient de paraître *l'Imitation de Jésus-Christ* (1424), oeuvre attribuée à Gerson, mais dont le véritable auteur est resté inconnu. C'est un des premiers cris d'affranchissement de l'âme chrétienne, qui se libère du dogme et communie directement avec son Dieu, sans nul intermédiaire.

Toutefois, Jeanne ignore ce qui est du domaine des lettres. Point n'est besoin pour elle d'études préalables : elle a l'intuition de la vérité. Sa force est dans sa foi, dans sa piété profonde, piété indépendante, avons-nous dit, se dressant au-dessus des conceptions étroites, mesquines, de son époque et montant droit vers le ciel : tel fut son crime et la raison de son martyre.

Aussi n'est-ce pas un des spectacles les moins étranges de nos temps troublés, que de voir l'Eglise romaine sanctifier celle qu'autrefois elle considérait comme hérétique. La mémoire de Jeanne a toujours été funeste à l'Eglise. Déjà au quinzième siècle, le procès de réhabilitation lui avait porté un coup violent. Il entraîna la chute de l'inquisition en France, et ce fut là encore un des bienfaits de l'héroïne. Ce sinistre tribunal fut achevé par un procès contre les Vaudois, en 1461.

Ce n'est point par l'effet d'un simple hasard, que tous les regards se portent de nouveau vers cette idéale figure. Il y a là un pressentiment presque unanime, une aspiration inconsciente de l'humanité civilisée, et comme un signe de l'avenir. L'Eglise romaine, en mettant Jeanne d'Arc sur ses autels, a fait un geste gros de conséquences ; elle a signé spontanément sa propre condamnation.

Cette jeune femme du quinzième siècle, qui a conversé directement avec ses voix et lu si clairement dans le monde invisible, est l'image de l'humanité prochaine, qui conversera, elle aussi, directement avec le monde des Esprits, sans l'intermédiaire des sacerdoces officiels, sans le secours des rites, dont l'Eglise a perdu le sens et laissé s'oblitérer la vertu. L'heure est venue où, de nouveau, la grande âme de Jeanne plane sur le monde en communion avec l'invisible, et inaugure le règne des adorations en esprit et en vérité.

Et comme c'est la loi, que toutes les grandes et saintes choses doivent germer dans la souffrance et être sacrées par la douleur, il est juste que les temps nouveaux et l'ère de l'Esprit pur, s'inaugurent sous le patronage de celle qui fut la victime de la théologie et la martyre de la médiumnité.

*

* *

Chaque religion est un reflet de la pensée éternelle mêlé aux ombres et aux imperfections de la pensée humaine. Il est parfois difficile de dégager les vérités qu'elle contient, des erreurs accumulées par l'oeuvre des siècles. Cependant, ce qu'il y a de divin en elle projette une lumière qui éclaire toute âme sincère. Les religions sont plus ou moins vraies ; elles sont surtout les stations que l'esprit humain parcourt, pour s'élever vers des conceptions toujours plus larges, de l'avenir de l'être et de la nature de Dieu. Les formes, les manifestations religieuses sont discutables ; elles sont passagères et changeantes ; le sentiment profond qui les inspire, leur raison d'être ne l'est pas.

L'humanité, dans sa marche vers ses destinées, est appelée à se faire une religion toujours plus pure, dégagée des formes matérielles et des dogmes, sous lesquels la pensée divine est trop souvent ensevelie. C'est une idée fausse et dangereuse que de vouloir détruire les conceptions religieuses du passé, comme certains songent à le faire. La sagesse consiste à prendre en elles les éléments de vie qu'elles contiennent, pour construire l'édifice de la pensée future, dont le couronnement s'élèvera toujours plus haut vers le ciel.

Chaque religion apportera à la foi de l'avenir un rayon de la vérité : le druidisme, le bouddhisme lui donneront leur notion des vies successives ; la religion grecque, la divine pensée enfermée dans la nature ; le christianisme, la révélation plus haute de l'amour, l'exemple de Jésus vidant la coupe des douleurs et se sacrifiant pour le bien des

hommes. Si les formes du catholicisme sont usées, la pensée du Christ est toujours vivante. Son enseignement, sa morale, son amour, sont encore la consolation des coeurs meurtris par les âpres luttes d'ici-bas. Sa parole peut être renouvelée ; les côtés voilés de sa doctrine, remis en lumière, réservent des trésors de beauté aux âmes avides de vie spirituelle.

Notre temps marquera une étape décisive de l'idée religieuse. Les religions, vieilles, affaissées sous le poids des siècles, ont besoin de s'infuser d'autres principes régénérateurs, d'élargir leurs conceptions du but de l'existence et des lois de la destinée.

L'humanité cherche sa voie vers de nouveaux foyers. Parfois, un cri d'angoisse, une plainte douloureuse, monte des profondeurs de l'âme vers le ciel. C'est un appel à plus de lumière. La pensée s'agite fiévreusement au milieu des incertitudes, des contradictions et des menaces de notre temps. Elle cherche un point d'appui, pour prendre son essor vers des régions plus belles et plus riches, que toutes celles qu'elle a parcourues jusqu'ici. Une sorte d'intuition sourde la pousse en avant, il y a au fond de l'être un besoin impérieux de savoir, de connaître, de pénétrer le mystère auguste de l'univers et le secret de son propre avenir.

Et voilà que, peu à peu la route s'éclaire. La grande loi se révèle, grâce aux enseignements de l'Au-delà. Par des moyens variés : typtologie, messages écrits, discours prononcés dans la transe, les Esprits-guides et inspireurs nous fournissent, depuis un demi-siècle, les éléments d'une nouvelle synthèse religieuse. Du sein des espaces, un courant puissant de force morale et d'inspiration découle sur la terre.

Nous avons exposé ailleurs les principes essentiels de cet enseignement¹⁷. Dans notre livre : *Christianisme et Spiritisme*, nous avons traité plus particulièrement de la question religieuse. Sur ce problème vital, qui soulève tant de contradictions passionnées, ce qu'il importe surtout de faire connaître au lecteur, c'est la pensée directe de nos guides invisibles, les vues des grands Esprits de l'espace, des Entités tutélaires qui planent au-dessus de nous, loin des compétitions humaines et qui, jugeant de plus haut, jugent mieux.

C'est pourquoi nous reproduisons ci-après quelques-uns des messages récents, obtenus par voie médianimique, parmi ceux ayant trait à la fois

¹⁷ Voir *Après la Mort et le Problème de l'Etre et de la Destinée*. En ce qui concerne les procédés de communication avec le monde invisible, voir surtout *Dans l'Invisible : Spiritisme et Médiumnité*.

au problème religieux, pris dans son ensemble, et à la canonisation de Jeanne d'Arc.

MESSAGES

Juin 1909. Improvisation dans l'état de transe :

«L'Eglise s'en va. Elle a une énergie, une orientation factices. Cette énergie lui vient de la désorganisation des partis qui lui sont opposés. Elle est seule debout en face des écoles matérialistes. Elle seule représente l'âme en face du matérialisme et de la science. De l'heure où la science consacrera l'âme, l'Eglise s'écroulera. L'Eglise est un mieux relatif. Tous ceux qui sont épris de la vie de l'âme, se réfugient dans l'Eglise, parce qu'ils n'ont rien d'autre. Bien des âmes ne peuvent se faire une foi personnelle ; elles demandent à d'autres leur croyance et trouvent plus commode de s'adresser à l'Eglise. Mieux vaut croire au catholicisme que de ne croire à rien. Mais du jour où se constituera une philosophie scientifique, artistique et littéraire qui synthétisera l'idéal, l'Eglise actuelle disparaîtra. L'Eglise n'a reçu dans son sein que les arts et les lettres, mais non la science. Elle rejette une partie de la connaissance ; aussi devra-t-elle céder le pas à une philosophie qui embrassera tout le savoir humain. Nous disons : philosophie et non religion, parce que ce dernier mot a aujourd'hui le sens de *secte*.»

«La Réforme a séduit certaines âmes, parce qu'elle permettait d'unir la morale à la religion. Tout était permis alors par l'Eglise, pourvu que l'on sût se faire pardonner par de l'argent. La vente des indulgences était publique. Tout le monde voyait d'un côté la morale, de l'autre la religion. La question morale a ébranlé l'Eglise ; aujourd'hui, ce sera la science qui l'achèvera ; à l'heure où les hommes sauront, l'Eglise s'écroulera.»

«Nous ne pleurons pas sur sa disparition. L'Eglise n'est dans l'histoire, qu'une des formes de l'idée religieuse en marche. L'Eglise a fait du bien, et nous aimons mieux voir ce bien que le mal qu'elle a causé ; par-dessus tout, nous aimons à voir en elle la grande figure du Christ qui l'a fondée. Nous verrons toujours l'évangile dans la messe ; c'en est le véritable point central et non pas l'élévation, comme beaucoup le croient. Nous aimons cet évangile ; c'est lui qui nous attire encore aujourd'hui dans certaines cathédrales. Nous aimons l'Eglise, nous la vénérons comme tout ce qui a apporté quelque chose de grand à l'humanité.»

«Plus tard, nous vénérerons encore davantage celui qui apportera une nouvelle parole de vie, cet Esprit de Vérité, annoncé depuis longtemps. Ce sera un homme de science, un savant, un philosophe et, surtout, un homme d'une sensibilité exquise. Les Mahométans l'attendent aussi. Toutes les religions l'ont promis. Il faut que toutes les âmes se sentent désorientées, que toutes sentent la nécessité de sa venue. La dissolution est plus profonde qu'à l'époque où le Christ est apparu, le désir de savoir aussi. Tous les peuples sont pressurés par les gouvernements. L'heure vient.»

«C'est sur les bases du christianisme que s'élèvera la religion nouvelle, comme le christianisme s'est élevé sur le judaïsme. L'ancienne Eglise, comme la loi de Moïse, sera rénovée, améliorée.»

JEROME DE PRAGUE.

Juillet 1909 ; par l'incorporation :

«Que sont ces dogmes et ces mystères ? Cherchons le sens des religions !»

«La religion s'entoure d'un appareil sombre et redoutable. Tout, croit-elle, est su, connu, découvert. Erreur profonde !»

«La vérité ne peut pas être séparée de Dieu. Elle ne peut pas être un symbole. C'est un rayon descendu de son front divin. Nous avons Dieu en nous, mais non pas par son corps de chair (l'hostie).»

«C'est par ses messagers que s'accomplit le sacrifice divin. Dieu est en nous par les radiations de sa vérité. Mais celle-ci n'est pas connue ; elle est espérée. Il faut savoir l'aimer pour qu'elle descende jusqu'à nous.»

«L'homme est perfectible à l'infini. C'est une faute grave de briser devant lui les perspectives de l'avenir. La miséricorde divine lui donne, avec l'espoir, la réparation toujours possible de ses fautes.»

«L'Eglise dit à l'homme : Laisse-nous te diriger. Elle oublie qu'elle devient ainsi responsable de la conduite des âmes devant Dieu. Et si l'Eglise est Dieu, Dieu serait responsable de la conduite des âmes ; c'est faux ! L'homme pourrait s'endormir ainsi dans la confiance qu'il est assez dirigé.»

«L'Eglise a souvent été une marâtre pour ceux qui vivaient dans son sein. Elle a brisé toutes les intelligences qui dépassaient un certain niveau. Ce qui l'a perdue, c'est l'amour de la matière, la puissance temporelle, le désir de la domination. L'enivrement du pouvoir l'a envahie. Elle a bu à la coupe de l'orgueil. Ce sera la cause de sa décadence, car la matière ne peut donner la vie.»

«La puissance temporelle s'est écroulée ; les autres suivront. Respectons l'Eglise comme on respecte les personnes âgées, qui ont fait de grandes choses dans leur jeunesse. Mais, aujourd'hui, les foules s'éloignent. Les nefs restent solitaires en dehors des grandes cérémonies.»

«L'Eglise n'aime plus assez ; c'est pour cela qu'elle meurt. Aimer davantage : c'est toute la pensée du Christ. Il a aimé les hommes plus que lui-même, comme Jeanne a aimé la France. C'est ce que l'Eglise ne sait plus faire. Il fallait gouverner les âmes par l'amour et non par la crainte. Jean a dit : «Aimez-vous, c'est toute la religion !»

«Le Christ a aimé Thomas, qui doutait, jusqu'à se matérialiser et lui faire toucher ses plaies. Mais l'Eglise n'aime pas ceux qui doutent ; elle les repousse. Pour qu'une foi soit réelle, il faut l'amour qui la rend féconde. L'amour est le levier de l'humanité. C'est ce que l'Eglise a oublié, et c'est pourquoi elle est destinée à s'affaiblir de plus en plus.»

«Il faut la saluer, parce qu'elle a reçu autrefois la pensée du Christ. Maintenant, elle a donné tout ce qu'elle pouvait donner ; elle a fait son temps. Elle n'a pas compris ce siècle. Elle croit que tout dort dans le passé. Mais au lieu de remuer la cendre des vieux souvenirs, il faut songer aux devoirs envers les hommes du présent et préparer les temps futurs.»

«Pas de haine ! Il faut la plaindre et la laisser s'éteindre doucement. On ne crie pas contre ceux qui vont mourir. Que la paix soit sur elle ! Que l'on prie pour elle !»

«Quant à son attitude envers Jeanne, elle s'explique ainsi : Elle a voulu se faire une sainte populaire et, par là, ressaisir un peu de l'influence perdue. Et comme le patriotisme s'affaiblit, elle cherche à reprendre cette idée à son profit. Elle ramasse l'épée de Jeanne et s'en fait une arme pour combattre ses ennemis. Mais ce ne sont pas ses anciennes victimes qui peuvent ou veulent la défendre à cette heure.»

«Manifestation plus matérielle que spirituelle ! Il fallait agir autrement et instruire un nouveau procès pour établir les responsabilités, accabler Cauchon et dégager Rome. Le procès de réhabilitation a été fait sur les textes. On n'a pas incriminé les juges ; on a reconnu, maintenu leur validité. Il ne suffit pas de tonner contre eux du haut de la chaire ; il fallait un acte plus solennel. L'Eglise n'a pas eu le courage de ses actes et de sa politique.»

JEROME DE PRAGUE.

Juillet 1909 ; par l'écriture médianimique :

«L'Eglise est souvent en contradiction avec ses enseignements. Elle demande à l'âme de se purifier, de s'améliorer, d'abandonner ses erreurs ; mais elle se déclare seule omnisciente et omnipotente. Elle n'admet pas que sa connaissance d'autrefois ne puisse plus suffire aujourd'hui ; elle croit que le monde s'est arrêté sous la nef des cathédrales gothiques. En réalité, On ne demande pas à l'homme instruit et sceptique de votre siècle ce qu'on pouvait exiger de ceux qu'épouvantaient les châtiments éternels. Les temps ont accompli leur oeuvre ; ils ont amoncelé les ruines. Les âmes se sont renouvelées et, seule, l'Eglise s'est acharnée à étayer son ancien édifice, à reconstruire continuellement la redoutable forteresse. Elle s'est ainsi peu à peu séparée du monde ; elle s'est complue dans la satisfaction de la puissance et de l'orgueil ; mais elle a oublié l'histoire des civilisations.»

«Les exigences de l'évolution que subissent les âmes sont si puissantes qu'elles rénovent la foi et la science. Les anciennes croyances s'oublient pour d'autres, et l'Eglise, à son tour, devrait monter vers la lumière. Elle devrait être la voie naturelle des âmes allant vers Dieu, et leur offrir toutes les ressources réclamées par des intelligences éprises de beauté, de grandeur, de vérité plus parfaite.»

«L'Eglise donne à l'homme adulte les mêmes devoirs qu'à l'enfant. Ses explications, ses commandements sont les mêmes pour tous. Elle porte partout le désir d'unité et la volonté de fixer les âmes dans la contemplation de ses dogmes.»

«Le souci continu de sa vie et de son existence devrait faire comprendre à l'Eglise qu'il serait habile et fort d'abandonner, à l'heure voulue, les procédés qui avaient suffi à gouverner le monde autrefois. On n'attire pas l'homme par les mêmes paroles que l'enfant, et ce qui réussissait pour les peuples des siècles passés est insuffisant aujourd'hui. Des esprits habiles l'ont senti ; ils ont essayé de donner un sens mystique et spirituel à ses dogmes, de les montrer comme les symboles de quelque grande pensée. Mais l'Eglise, comme institution, n'est pas accessible à la sublime réflexion. Les médiocrités se sont emparées du pouvoir et l'on a vu ces essais inutiles rudement réprimés, car si cette réforme avait été accomplie pour la foi, elle aurait dû l'être aussi pour la conduite à tenir. Il fallait avoir le courage de tout symboliser, de montrer que l'Eglise avait conduit les peuples et les rois parce qu'ils n'étaient encore qu'en enfance ; il fallait réprimer les erreurs, châtier le passé et hautement renier tout ce qui n'était pas d'accord avec ces nouvelles vues. On eût été politique. L'Eglise, en effet, aujourd'hui n'est plus une religion au sens propre du mot : elle ne cherche pas à unir les âmes, mais à gouverner les corps par tous les moyens. Pour gouverner les corps, il faut se rendre maître des âmes, et il eût été adroit de les attirer par quelques gestes habiles, par la glorification de quelques âmes honorées de tous.»

«En ces temps troublés, où l'Eglise semble soutenir le suprême combat, elle se veut donner un puissant auxiliaire dans la personne de Jeanne. Il fallait nettement accuser d'imposture les juges, et montrer en eux les agents d'une autorité non reconnue. L'Eglise a si maladroitement rejeté de son sein tant de grands hommes, qu'elle aurait pu facilement faire quelques victimes de plus, et elle avait ainsi l'occasion tout indiquée de placer parmi ses saints quelques-unes de ses autres victimes, sur lesquelles s'étend la pitié des âmes croyantes elles-mêmes. Comme institution, elle pouvait le faire. Elle a longtemps défendu les juges de Jeanne, et maintenant elle cherche à justifier l'ancienne hérétique, mais bien des croyants se demandent où est le coupable dans cette triste tragédie de Rouen.»

«Aujourd'hui, sachant parfaitement qu'elle est une sainte, le peuple a placé Jeanne parmi les protectrices de la patrie, mais l'Eglise a voulu se glisser derrière son piédestal, se substituer à elle en la plaçant parmi ses élues. Personne ne peut le nier : Jeanne est plus aimée que l'Eglise, et celle qui la condamne ne réussira pas à la défigurer. Mais nous ne pouvons pas accepter cette béatification, qui est une manoeuvre de l'Eglise, car c'est encore une fois un de ces actes par lesquels l'Eglise s'est rendue trop célèbre : une demi-lâcheté, causée par un calcul où le désir de vérité est masqué par l'intérêt.»

JEROME DE PRAGUE.

Juillet 1909 ; par l'incorporation :

«Aimez Dieu par-dessus tout. Là est la force qui vous libérera de ce monde matériel et vous fera supporter les flammes de la douleur.»

«Cet amour m'a donné toute énergie, toute puissance.»

«Je suis dolente de voir que les Français se disputent mon âme.»

«Je pardonne tout à l'Eglise, excepté son enseignement. Je ne lui pardonne pas de répandre des erreurs et l'épouvante dans les âmes.»

«L'Eglise s'éteint. Bénissons-la pour le bien qu'elle a fait. Plaignons-la du mal qu'elle a accompli.»

«Je suis son guide et non son défenseur.»

«Que la France redevienne consciente de son rôle, qui est de répandre dans le monde des clartés toujours plus vives.»

«Les temps sont venus. L'Esprit de Vérité, annoncé par le Christ, est proche. Il naîtra parmi vous. Le christianisme n'a pas été compris. Il était venu pour tirer l'âme de la souffrance et de l'inconscience. Maintenant, d'autres vérités supérieures vont luire.»

JEHANNE.

XVI. - JEANNE D'ARC ET L'IDEAL CELTIQUE.

O terre de granit, recouverte de chênes !

BRIZEUX.

Un soir, l'Esprit de J. Michelet, précédant et annonçant celui de Jeanne d'Arc, nous tenait ce langage, au cours d'une de nos séances d'études : «Jeanne acquit dans ses existences antérieures le sentiment des grands devoirs qu'elle aurait à remplir. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois dans ces temps lointains. Ce lien, établi entre elle et nous, l'attire. De même qu'elle m'a inspiré, elle vous inspirera. Mon livre n'a été qu'un écho de sa passion pour la France et pour la vérité. Maintenant, elle va descendre vers vous, pour vous apporter une parcelle de la vérité divine.»

Nombreuses ont été les existences de Jeanne sur la terre, comme celles de toutes les âmes qui parcourent avec nous le cycle immense des évolutions. Il y en eut de brillantes, vécues sur les marches d'un trône ; il y en eut d'obscures, mais toutes ont été bienfaisantes pour autrui, fécondes pour son propre avancement.

Ses premières vies terrestres se succédèrent à l'époque celtique, au pays d'Armor. C'est là que sa personnalité s'imprégna de ce génie particulier, fait d'idéal, d'intrépidité et de poésie rêveuse, que l'on retrouve en elle au quinzième siècle.

Dès son enfance à Domremy, elle aimait à fréquenter les lieux où s'accomplirent les rites druidiques : les bosquets de chênes, témoins des anciens appels aux âmes, les fontaines sacrées, les monuments de pierre brute que l'on rencontrait çà et là aux environs de son village. Elle aimait à s'enfoncer dans la forêt profonde, à en écouter les harmonies, lorsqu'elle frémit et vibre comme une harpe gigantesque sous les souffles du vent. De son regard de voyante, elle distinguait sous ses voûtes les ombres mystérieuses de ceux qui présidaient aux évocations et aux sacrifices. Parmi ses guides invisibles, on pouvait rencontrer les Esprits protecteurs des Gaules, ceux-là mêmes qui, dans tous les siècles, assistent les fils d'Arthur et de Merlin, et donnent à ceux qui luttent pour une noble cause, la volonté et l'amour qui mènent à la victoire.

En vain le gui est mort sur les branches, en vain la flamme sacrée s'est éteinte dans les foyers, la foi aux vies immortelles et aux mondes supérieurs vivra toujours dans le cœur de Jeanne. Tous les historiens qui ont su analyser et comprendre son caractère, ont reconnu en elle ce

double courant celtique et chrétien, dont tout à l'heure, elle nous indiquera elle-même l'origine. Henri Martin, notamment, l'avait constaté dans les pages de son *Histoire*. Il l'appelle d'abord en ces termes les souvenirs celtiques, encore vivants au temps de l'héroïne :

«Près de la maison de Jeanne d'Arc, un sentier montait, à travers des touffes de groseilliers, vers le sommet du coteau ; la crête boisée se nommait le *Bois Chesnu*. A mi-côte, jaillissait, sous un grand hêtre isolé, une fontaine, objet d'un culte traditionnel. Les malades tourmentés de la fièvre venaient, de temps immémorial, chercher leur guérison dans ces eaux pures... Des êtres mystérieux, antérieurs chez nous au christianisme, et que nos paysans n'ont jamais consenti à confondre avec les esprits infernaux de la légende chrétienne, les génies des eaux, des pierres et des bois, les *dames faées* hantaient le hêtre séculaire et la claire fontaine. Le hêtre s'appelait le *Beau Mai*. Au retour du printemps, sous l'arbre de mai, «beau comme les lis», les jeunes filles venaient danser et suspendre aux rameaux, en l'honneur des fées, des guirlandes qui disparaissaient, disait-on, pendant la nuit¹⁸.»

Henri Martin décrit ensuite les impressions de la vierge lorraine :

«Les deux grands courants du sentiment celtique et du sentiment chrétien, qui s'étaient unis pour enfanter la poésie chevaleresque, se mêlent de nouveau pour former cette âme prédestinée. La jeune pastoure tantôt rêve au pied de «l'arbre de mai» ou sous les chênes... tantôt s'oublie au fond de la petite église, en extase devant les saintes images qui resplendissent sur les vitraux... Quant aux fées, elle ne les a jamais vues mener au clair de lune les cercles de leur danse autour du *beau mai* ; mais sa marraine les a rencontrées jadis, et Jeanne croit apercevoir parfois des formes incertaines dans les vapeurs du crépuscule : des voix gémissent le soir entre les rameaux des chênes ; les fées ne dansent plus ; elles pleurent ; c'est la plainte de la vieille Gaule qui expire¹⁹ !»

Enfin, parlant du procès de Rouen, le même auteur dit encore²⁰ :

«Jeanne sut opposer le libre génie gaulois à ce clergé romain qui veut prononcer en dernier ressort sur l'existence de la France. Par elle, le génie mystique revendique les droits de la personne humaine avec la même force que le génie philosophique ; la même âme, la grande âme de la Gaule, éclore dans le Sanctuaire du Chêne, éclate également dans le libre arbitre de Lérins et du Paraclet, dans la souveraine indépendance de l'inspiration de Jeanne et dans le *Moi* de Descartes.»

Jeanne elle-même, confirmant ces vues, s'exprimait ainsi, dans un message dicté à Paris, en 1898²¹ :

¹⁸ H. MARTIN, *Histoire de France*, t. VI, pp. 138, 139.

¹⁹ H. MARTIN, *Histoire de France*, t. VI, p. 140.

²⁰ H. MARTIN, *Histoire de France*, t. VI, p. 302.

²¹ *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, janvier 1898.

«Remontons, pendant un instant, le cours des âges, afin de vous apprendre quel chemin j'ai parcouru pour me préparer à cette étape douloureuse que vous connaissez.

Elles ont été multiples, les existences qui ont contribué à mon avancement spirituel. Elles se sont écoulées dans la vieille Armorique, sous le dôme des grands chênes séculaires, couverts du gui sacré. C'est là que, lentement, je me suis acheminée vers l'étude des lois de l'esprit et le culte de la patrie.

O heures bénies entre toutes, où le barde, par ses chants d'allégresse, faisait retentir nos coeurs et ouvrait nos yeux à la lumière, en nous laissant entrevoir les merveilles de l'infini ! Il nous enseignait alors que le passage du trépas à la résurrection glorieuse de l'Esprit dans l'espace, n'était qu'une simple transformation, sombre ou lumineuse, selon que l'homme suivait la voie de la justice et de l'amour ici-bas, ou qu'il se laissait dominer par les forces passionnelles de la matière. Il nous faisait comprendre les lois de la solidarité et de l'abnégation ; il nous enseignait ce qu'était la prière et nous disait : «Prier, c'est triompher ; la prière, c'est le moteur dont se sert la pensée pour stimuler les facultés de l'Esprit, qui sont pour lui, dans l'espace, ses outils. La prière est l'aimant puissant duquel se dégage le fluide magnétique spirituel, qui, non seulement peut soulager et guérir, mais qui ouvre à l'esprit des horizons sans fin, et lui permet de satisfaire ce désir de connaître et de se rapprocher sans cesse de cette source divine, d'où toute chose découle. La prière est le fil conducteur qui met la créature en relation avec le Créateur et ses missionnaires célestes.»

Un jour, pénétrée de ces vérités, je m'endormis et j'eus la vision suivante : J'assistai d'abord à bien des combats, hélas ! qu'il était impossible d'éviter en raison du libre arbitre de chacun, mais surtout à cause de l'amour de l'or et de la domination, ces deux fléaux de l'humanité. Puis je vis aussi clairement la grandeur future de la France et son rôle civilisateur dans l'avenir. Je résolus de m'y attacher tout spécialement.

Aussitôt une foule sympathique m'entoure. La majeure partie pleurait et regrettait ma perte. Puis, le poison, le gibet, le bûcher, passent lentement devant moi. Je sentis les flammes consumer ma chair et je m'évanouis !... mais des voix amies me rappelèrent à la vie et me dirent : «Espère ! La phalange céleste qui a pour mission de veiller sur ce globe, t'a choisie pour la seconder dans son oeuvre, et pour ton avancement spirituel. Mortifie ta chair, afin que ses lois ne puissent entraver ton esprit. L'épreuve sera courte, mais rude. Prie, et la force te sera donnée ; tu recueilleras de ta mission les bénédictions de tous dans l'avenir. Tu assureras le triomphe de la foi raisonnée sur l'erreur et la superstition. Prépare-toi à faire en tout la volonté du Seigneur, afin que, l'heure venue, tu aies acquis assez de force morale pour résister aux hommes et obéir à Dieu ! En suivant ces conseils, les messagers célestes viendront vers toi, tu entendras leurs voix, ils te guideront et te conseilleront ; tu peux être sans crainte, ils ne t'abandonneront pas !

Comment décrire l'élan suprême qui s'empara de moi ! Je sentis l'aiguillon de l'amour

XVII. - JEANNE D'ARC ET LE SPIRITUALISME MODERNE. LES MISSIONS DE JEANNE.

Quand tout semble obscurci, la foi, les mœurs, les lois,
De Jeanne, à l'horizon, monte la blanche étoile :
Sachons lever vers elle et nos yeux et nos voix.

PAUL ALLARD.

La Gaule ne fut pas le seul théâtre des manifestations de l'Au-delà. Toute l'antiquité a connu les phénomènes occultes. Ils formaient un des principaux éléments des mystères grecs. Les premiers temps du christianisme sont remplis de visions, d'apparitions, de voix, de songes prémonitoires²². Les initiés et les croyants puisaient en eux une force morale, qui communiquait à leur vie une impulsion incomparable, et leur permettait d'affronter sans défaillance les épreuves et les supplices. Depuis les temps les plus reculés, l'humanité invisible a toujours communiqué avec la nôtre. Sans cesse un courant de vie spirituelle s'est répandu sur l'humanité terrestre, par l'intermédiaire des prophètes et des médiums. C'est cet influx vital, venu des sources éternelles, qui a donné naissance aux grandes religions. Toutes, à leur origine, trempent dans ces eaux profondes et régénératrices. Aussi longtemps qu'elles s'y abreuvent, elles gardent leur jeunesse, leur prestige, leur vitalité. Elles s'affaiblissent et meurent, dès qu'elles s'en éloignent et en dédaignent les forces cachées.

C'est ce qui arrive au catholicisme. Il a méconnu, oublié ce grand courant de puissance spirituelle, qui fécondait l'idée chrétienne à son berceau. Il a brûlé par milliers les agents du monde invisible, rejeté ses enseignements, étouffé ses voix. Les procès de sorcellerie, les bûchers de l'Inquisition ont dressé une barrière entre les deux mondes et suspendu, pendant des siècles, cette communion spirituelle, qui, loin d'être un accident, est au contraire une loi fondamentale de la nature.

Les effets désastreux s'en font sentir autour de nous. Les religions ne sont plus que des branches desséchées sur un tronc privé de sève, parce que ses racines ne plongent plus aux sources vives. Elles nous parlent encore de la survivance de l'être et de la vie future, mais elles sont impuissantes à en fournir la moindre preuve sensible. Il en est de même

²² Voir : *Après la Mort et Christianisme et Spiritisme, passim.*

des systèmes philosophiques. Si la foi est devenue chancelante, si le matérialisme et l'athéisme ont fait des pas de géant, si le doute, les passions ardentes, si le suicide exercent tant de ravages, c'est que les ondes de la vie supérieure ne rafraîchissent plus la pensée humaine, c'est que l'idée de l'immortalité manque de démonstration expérimentale. Le développement des études scientifiques et de l'esprit critique ont rendu l'homme de plus en plus exigeant. Les affirmations ne lui suffisent plus aujourd'hui. Ce qu'il réclame, ce sont des preuves et des faits.

On sent de plus en plus l'importance d'une science, une révélation, basée sur un ensemble de phénomènes et d'expériences, qui nous apportent la démonstration positive de la survivance et, en même temps, la preuve que la loi de justice n'est pas un vain mot, chacun de nous retrouvant dans l'Au-delà une situation proportionnelle à ses mérites.

Or, c'est là précisément ce que le spiritualisme moderne vient nous offrir. Il contient les germes d'une véritable révolution : révolution dans les idées, les croyances, les opinions et les mœurs. De là, la nécessité d'étudier ces faits, de les classer, de les analyser avec méthode, eux et l'enseignement qui en découle.

*

* *

La situation morale des sociétés est devenue grave et inquiétante. Malgré l'instruction répandue, la criminalité monte ; vols, meurtres, suicides se multiplient. Les mœurs se corrompent. La haine, le désenchantement pénètrent toujours plus avant au cœur de l'homme. L'horizon est sombre et, dans le lointain, on entend des grondements sourds qui semblent précéder la tempête. Dans presque toutes les classes, le sensualisme a envahi les caractères et les consciences. On a éteint tout idéal dans l'âme du peuple ; on lui a dit : mange, bois, enrichis-toi, tout le reste est chimère. Il n'y a pas d'autre dieu que l'argent, pas d'autre but à la vie que les jouissances ! - Et les passions, les appétits, les convoitises se sont déchaînés. Le flot populaire monte comme une vague immense et menace de tout submerger.

Pourtant, beaucoup de bons esprits réfléchissent et s'attristent. Ils sentent bien que la matière n'est pas tout. Il y a des heures où l'humanité pleure l'idéal perdu, où elle sent le vide, l'instabilité des choses terrestres. Elle pressent que l'enseignement donné n'a pas tout dit, que la vie est plus ample, le monde plus vaste, l'univers plus merveilleux qu'on ne l'a supposé. L'homme cherche, tâtonne, interroge. Il cherche non

seulement un idéal, mais plutôt une certitude qui le soutienne, le console au milieu de ses épreuves, de ses luttes, de ses souffrances. Il se demande ce qui va succéder à cette époque de transition qui voit la mort d'un monde de croyances, de systèmes, de traditions, dont la poussière s'éparpille autour de nous.

Par son obstination à s'enfermer dans le cercle étroit de ses dogmes, par son refus d'élargir sa conception de la destinée humaine et de l'univers, la religion a éloigné d'elle l'élite des penseurs et des savants, presque tous ceux dont l'opinion fait autorité dans le monde. Et la foule les a suivis. Le regard de l'humanité s'est tourné vers la science. Depuis longtemps elle lui demande la solution du problème de l'existence. Mais la science, celle d'hier, malgré ses magnifiques conquêtes, était encore trop imbuée des théories positivistes, pour fournir à l'homme une notion de l'être et de ses destinées qui exalte ses forces, réchauffe son cœur, lui inspire des chants de foi et d'amour pour bercer ses petits enfants.

Or, voici que ce monde invisible, dont Jeanne fut un des interprètes, ce monde que l'Eglise avait combattu, refoulé dans l'ombre pendant des siècles, entre de nouveau en action ; il se manifeste sur tous les points du globe à la fois, sous des formes sans nombre, et par les moyens les plus variés²³. Il vient montrer aux hommes la voie sûre, la voie droite qui doit les conduire vers les hauts sommets.

En tous milieux, des médiums se révèlent, des phénomènes troublants se produisent, des sociétés d'étude et des revues se fondent, constituant autant de foyers, d'où irradie, de proche en proche, l'idée nouvelle. Elles sont déjà assez nombreuses, ces sociétés, pour former un réseau qui enveloppe toute la planète. Et par elles, depuis soixante ans, on a pu voir germer d'abord, se préparer, s'accentuer, grandir ensuite, le travail sourd, obscur, de la floraison du siècle où nous vivons. C'est là ce que nous appelons le nouveau spiritualisme, le spiritualisme moderne, non pas une religion dans le sens étroit du mot, mais plutôt une science, une synthèse, un couronnement de tous les travaux, de toutes les conquêtes de la pensée, une révélation qui entraîne l'huma

²³ Voir : *Dans l'Invisible ; Spiritisme et Médiurnité.*

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES	5
--------------------------	---